Nuls doigts ne tisseront

Nuls doigts ne tisseront ma robe d'épousée,
La robe virginale au sillage tremblant,
Ni le voile léger, pareil au rêve blanc
Qui chantait dans mon cœur et berçait ma pensée.
Oh ! la main par la main tutélaire pressée !
L'époux qui nous sourit sous le ciel s'étoilant !
Le cher silence heureux, prélude au baiser lent !
La tête près du cœur languissamment posée !
Jeune homme qu'attendait mon espoir ingénu,
Pourquoi me laisser seule et n'être pas venu ?
Je te nommais déjà d'un doux nom de caresse.
Idéal fiancé ! Maître élu que j'aimais !
O compagnon promis à ma jeune tendresse
Dont je porte le deuil sans l'avoir vu jamais !

Mondanités.

M. Harry B. Stevens, Jr, donne un déjeuner au Country Club, aujourd'hui en l'honneur de Mlle E. May Hart.

M. et Mme George Denègre donneront un cotillon à l'Athénéum demain soir, en l'honneur de leur fille, Mlle Marian Denègre.

Le mariage de Mlle Alice Aldigé avec M. Richard Eustis aura lieu lundi à 5 heures, à la résidence de Mme George Aldigé, avenue Peters. La cérémonie sera suivie d'une réception de 5.30 à 7:30.

M. et Mme L. H. Rabouin donneront une soirée dansante lundi, en l'honneur de leur fille, Mlle Elmina Rabouin.

Les Knights of Ransom donneront leur bal annuel demain soir.

Mardi soir, le bal de Mme Butterworth aura lieu à l'Athénéum.

M. et Mme Emile Legendre donneront un dîner mercredi, en l'honneur de leurs filles, Mlles Legendre.

Le même soir Mlle Juliet Camors donnera un souper-buffet.

Une soirée dansante aura lieu chez M. et Mme V. E. Michel, mercredi soir, pour leurs filles, Mlles Michel.

Jeudi soir un bal costumé aura lieu à l'Athénéum.

Le cotillon de l'Alumni du Tulane sera dansé dans la Salle des Odd Fellows, jeudi soir.

M. et Mme C. B. Fischer donneront une soirée vendredi, pour leur fille, Mlle Nellie Fischer.

Un dîner aura lieu chez M. et Mme J. B. Rouse, samedi prochain.

Le même soir Mme Ike Stauffer et Mlle Louise Stauffer donneront une partie de bridge.

M. et Mme Emile Aligeyer font des invitations pour un cotillon qu'ils donneront en l'honneur de leur fille, Mlle Louise Aligeyer, lundi, le 4 janvier.

Mme S. P. Walmsley, Jr, donnera une partie de bridge le 4 janvier.

M. et Mme Richard Charles, Jr, offriront un dîner à Mlle Mary Campbell samedi prochain.

Mme John A. Morris a donné un très beau dîner samedi dernier en l'honneur de sa jeune nièce, Mlle Catherine Legendre. Des roses rouges formaient l'exquise décoration de la maison et de la table. Les convives comprenaient Mlles Lelia Kennard, Sadie Downman, Annott Vaught, Pocahontas Heudren, Florence Howard, Ruth Hobson et MM. Hennen Legendre, Ludo van Mysenberg, Alvin Howard, Folwell Legendre, Walker Ellis, W. O'Donnell et Webster Belden.

Mme Julius Kruttschnitt et Mlle Rebecca Kruttschnitt sont arrivées de la Californie ces jours derniers et sont les hôtes de Mlle Alma Kruttschnitt.

M. et Mme von Nordenflycht ont donné une charmante partie de bridge, mardi soir, pour leur fille, Mlle Olga von Nordenflycht. Les salons et la salle à manger étaient ornés de fleurs rouges et de houx. Les personnes présentes étaient Mlles Nina Prévost, Maisie Hunt, Angèle Brierre, Mary Campbell, Laurette Landry, Emily Miller, Pauline Lieber, Louia Richardson, Adèle Matthews, Adèle Snowden, Louise Duggan, Marguerite Saunders, Dorian Logan, MM. Théodore Roehl, Albert Tebo, Roland Logan, Dr Clarence May, le comte Moroni, Frank Pugh, M. Ricardo, Dr Eshleman, Richard Leverich.

Le bal de Nérée aura lieu à l'Opéra, le 25 janvier.

Mme Hunter C. Leake donnera un lunch au Pickwick Club jeudi, en l'honneur de sa fille, Mlle Mary Ellis Leake.

Le Gén F. F. Myles annonce les fiançailles de sa fille, Mlle Bayliss Myles, avec M. Claude D. Liebman de New York.

Un joli mariage de la semaine a été celui de Mlle Marie Louise Becnel et de M. Louis Plauché, que l'on célébrait mercredi à 5:30 à l'église de Notre Dame de Bon Conseil, avenue Louisiana, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis. L'édifice sacré étincelant de lumières, était décoré d'une profusion de palmiers et de fougères. Le comité de réception composé de MM. John Plauché, Bernard Avegno, Emile Plauché, Philippe LeGardeur, Harold Steam, Eugène Martin, Jr, Emile Lawson et Henry Billaud, ouvrait la marche du cortège nuptial. Mlle Frances Rector la demoiselle d'honneur venait ensuite, précédant la mariée qui a été conduite à l'autel par son oncle, M. F. L. Martin. Le marié avait pour "best man" son frère, M. James Plauché. L'officiant était le Rév. Père Lambert. La toilette que portait très gracieusement la jeune et charmante mariée était en satin duchesse rehaussée de vraies dentelles. Des fleurs d'oranger retenaient son voile de tulle et elle avait un bouquet de roses et de muguets. La demoiselle d'honneur avait une robe empire en messaline rose tendre et un bouquet de roses roses et de fougères. A l'issue de la cérémonie au cours de laquelle Mlle LeGardeur a chanté un très bel hymne nuptial, une réception restreinte aux parents et amis intimes a eu lieu à la résidence de la mère de la mariée, Mme Céline Martin Rector. Au retour de leur voyage de noces, M. et Mme Plauché demeureront avec Mme Rector, rue Huitième.

M. et Mme Paul A. Drouilhet de Galveston, Texas, et leurs deux fils sont venus passer les fêtes de Noel avec leur père, le Juge Henry Renshaw.

Le bal des Argonautes aura lieu à l'Athénéum le 28 janvier.

Un bridge suivi d'un thé, a été donné par Mme Fernand May, mercredi après-midi. Les prix, des bibelots français du meilleur goût, ont été gagnés par Mme Walter Stauffer, Mme S. M. D. Clark, Mlle Erie Noble et Mlle Margot Samuel. Etaient présentes, Mmes Abe Brittin, W. C. Dufour, C. Durieux, W. G. Vincent, Ike Stauffer, Lucien E. Lyons, John May, John Phillips, Walter Spencer, Arthur de Roaldès, W. Bell, L. D. Kennard, Alphonse Ledoux, Ben Oxnard, H. V. Beer, Eugène Ellis, Mlles Marion Giffen et Lucia Miltenberger. La table étincelante de cristaux et d'argenterie était fleurie d'oeillets roses. Mme Cartwright Eustis et Mme John May servaient le thé et le chocolat.

Le mariage de Mlle Claire Marie Aubry avec M. Edmond George Champon a été célébré Jeudi, le 17 Décembre, à l'église St-Boniface, par le Rév. Père Columban, O. S. B, en présence d'une nombreuse assistance.

La mariée très jolie dans une toilette de mousseline de soie blanche complétée par un bouquet de roses et de muguets est entrée à l'église au bras de M. Max Quentin. Elle avait pour demoiselle d'honneur, Mlle Laure Ledet qui portait une toilette de satin blanc et avait un bouquet de roses roses. La petite Mignon Champon tout de blanc habillée représentait un ange et marchait devant la mariée. Le best man du marié était M. Peter Weaver, et les ushers M. M. Maurice Champon, Laurent Mercadel, René Tresche et Emile Quentin. Mlle Debit a chanté pendant la signature du contrat et après la cérémonie une réception a eu lieu chez Mme Aubry, la mère de la mariée, 1822 rue Laharpe. M. et Mme Champon occupent une résidence No. 1538 rue N. Prieur.

Une des jolies fêtes de l'hiver a été la soirée dansante avec Souper-Buffet donnée par M. et Mme S. C. Escoffier mercredi soir en l'honneur de Mlles Charbonnet. Les beaux salons dont Mme Escoffier et ses charmantes filles, Mlles Isabelle, Alice et Stella, faisaient gracieusement les honneurs, aidées de Mlle Marguerite Foucher et de Mlle Elmina Foucher étaient admirablement décorés pour la circonstance de plantes vertes, palmiers et fougères de gui et de houx.

Ce décor typique se retrouvait dans la salle à manger où la table richement garnie de cristaux et d'argenterie était ornée à ravir de roses et d'oeillets blancs, et de rubans rose vert et bleu s'étendant du lustre aux coins de la table. Mlles Charbonnet et les demoiselles recevant avec elles portaient de beaux costumes directoire, et avaient des bouquets de roses blanches et d'oeillets offerts par Mme Escoffier.

Le Dr et Mme Ernest LaPlace et M. Basile Beltran sont arrivés de Philadelphie ces jours derniers pour passer les fêtes en famille et sont les hôtes de Mme R. Beltran.

Mercredi après midi, a eu lieu chez Mme Emile Legendre et Mlles Legendre une partie de bridge à laquelle ont pris part Mlles Elise Hinderman, May Norman, Thérèse Kohn, Evelyn Byrd, Marguerite Maginnis, Marion Flower, Alice Aldigé, Marie Céleste Maury, Anita Wogan, Alice Hardie, Adèle et Mary Matthews, Myra Barnett, Jessie Wisdom, Angèle Brierre, Lucretia Gore, Marie Aldigé, Pauline et Lilian Locher, Elizabeth Maginnis, Lilly McCall, Lee Calloway, Carrie Hayward, Alice Gravely, Maude Eustis, Andrée Provosty, Emily Miller, Anna Martin. Après le jeu le thé a été servi autour d'une table délicieusement ornée d'oeillets roses, par Mlles Margery Bobb, Lillian Urquhart Katherine Legendre et Marguerite Spearing.

M. et Mme W. C. Dufour ont réuni quelques amis à un dîner qu'ils donnaient hier soir.

Mercredi soir M. et Mme Frank T. Howard ont donné un dîner magnifique pour MM. Edgar et Alvin Howard qui sont venus de Yale pour passer les fêtes avec leurs parents. Les convives occupaient deux tables luxueusement garnies, et ornées de rubans cerise et de vases d'argent contenant des roses American Beauties. Pendant le repas des souvenirs de Noël ont été distribués aux invités, d'une corbeille en argent qu'on a fait circuler autour de la table. Les personnes présentes étaient Mlles Anina Legendre, Marie Aldigé, Louia Richardson, Eloise Poitevent, Louise Allgeyer, Laura Hobson, Adèle Monroe, Emily Jones, Laura Merrick, Louia Richardson, Lucile Kilpatrick, Sallie Trufant, Laura Merrick, Mary Campbell, M. et Mme Fernand May, MM. Eddie Keep, Arthur Derby, James Campbell, Gus Beauregard, Edmund Fairchild, Richard Leverich, Stewart LeBlanc, William Richardson, Willie Grant, Dr Charles Eshleman.

Charmant, le dîner-danse donné par M. et Mme William T. Jones, jeudi soir, pour leur fille, Mlle Emily Jones. La maison était décorée de plantes vertes et de guirlandes de houx. Les trois tables ornées de fleurs rouges étaient garnies d'arbres de Noel en miniature auxquels étaient suspendus des petits bas rouges remplis de bonbons. Les convives comprenaient Mlles Louise Duggan, Mathilde Baquié, Laura Merrick, Anaise Legendre, Fannie Jackson, E. M. Hart, Virgie Legendre, Jessie Tebo, Laura Hobson, Anina Legendre, MM. R. Robinson, Harry Moore, E. H. Keep, W. McMillan, Charles Matthews, Walter Weiss, Arthur Lacour, C. P. Ellis, Jr, Burt Henry, B. Sharp, Dr Charles Eshleman, Dr Clarence May.

LA VOLEUSE

CONTE INEDIT

Jacques Reynald, employé en qualité de comptable auxiliaire à l'agence Z du "Comptoir universel de Crédit," était bien l'employé le plus ponctuel, le comptable le plus régulier, et l'auxiliaire le plus soumis, qu'on pût imaginer.

Plusieurs années de comptabilité intensive avaient étouffé en lui l'initiative et l'ardeur incompatibles avec l'art du parfait bureaucrate.

A force de viser des chèques "pour provisions" et de les "passer au débit des clients," suivant les élégantes formules consacrées, à force de faire, tous les jours que Dieu donne, d'interminables additions, Jacques était devenu une sorte de machine à calculer, ou plutôt un rouage infime de cette énorme machine à drainer de l'argent qu'est le Comptoir universel. Et cette pensée lui donnait à la fois un orgueil infini pour l'établissement, une profonde humilité pour lui-même, et une terreur superstitieuse de l'Administration.

Quoique très jeune encore, il avait cette physionomie morne qui caractérise le bureaucrate vieilli sur le rond de cuir ; il affectionnait certains gestes, certaines attitudes, retortant des manches de lustrine, et plaçait son porte-plume sur l'oreille. En un mot, il était l'employé-type, sans espoir de sortir de l'enclos où il tourne, sans horizon, sans imprévu.

Il gagnait déjà 1.800 francs par an, et calculait que, dans six ans, étant régulièrement et automatiquement augmenté de cent francs chaque année, il aurait ses 200 francs par mois, et pourrait alors manger à peu près à sa faim, en admettant qu'à ce moment son estomac le lui permette encore.

Il faisait partie de cette héroïque phalange d'hommes qui se privent du nécessaire pour avoir un col blanc et une jaquette convenable, et qui ne se plaignent pas, qui ne se révoltent pas, qui ne se mettent pas en grève, qui n'injurient ni ne détestent leurs chefs, mais se résignent et passent fièrement dans la vie, le ventre creux et la tête haute.

De huit heures du matin à six heures du soir, Jacques accomplissait son labeur quotidien, sans répugnance comme sans enthousiasme.

Lorsqu'il touchait son mois, ses pauvres cent-cinquante francs, il les répartissait immuablement suivant un budget réglé une fois pour toutes. Le moindre écu était employé scrupuleusement à un usage prévu, et la seule idée d'une perturbation dans ce budget, remplissait Jacques d'un véritable effroi.

Sa vie s'écoulait ainsi, calme et monotone ; son cœur, ses sens et son imagination semblaient engourdis dans une profonde torpeur, lorsque, un jour, vers trois heures, une jeune fille, nu-tête, vêtue d'une modeste robe noire comme en ont les demoiselles de magasin, entra dans l'agence.

Tenant à la main un chèque, elle s'approcha du guichet de Jacques. Celui-ce leva la tête et regarda la jeune fille. Elle avait la figure pâle, un peu émaciée, des petites Parisiennes privées de soleil et de grand air, mais ce visage fatigué s'éclairait de deux grands yeux si noirs et si doux, que le comptable auxiliaire perdit incontinent toute présence d'esprit, et demeura quelques secondes ébloui, à regarder ces yeux incomparables.

—Puis-je toucher cet argent, monsieur ? demanda-t-elle et sa voix ramena Jacques à la réalité. Il tressaillit légèrement, et prit le chèque des mains de sa nouvelle cliente.

Lorsqu'il eut visé la lettre de change, il regarda de nouveau la jeune fille, qui attendait son tour, près de la caisse. Elle avait, cette fois les yeux baissés, mais Jacques se plût à caresser du regard les épais cheveux châtains, le front bombé, le nez un tantinet retroussé, la bouche sérieuse et parfaitement modelée, le menton aux fermes contours, reposant sur un col d'homme orné d'une petite cravate noire, qui donnait à la jeune personne un petit air crâne et décidé que Jacques trouva délicieux.

Lorsqu'elle, sortit, emportant son argent, il sembla au livre comptable que l'agence s'assombrissait subitement : les carreaux lui parurent plus ternes, les guichets plus crasseux, les livres de caisse plus nombreux, le directeur plus chauve, et le sous-directeur plus laid.... Il soupira, prit son porte-plume à son oreille, et se remit à l'addition interrompue.

A dater de ce moment, l'existence de Jacques fut bouleversée. Chaque jour à trois heures la jeune fille aux yeux noirs revint ; ainsi l'exigeaient les fonctions de caissière qu'elle exerçait depuis peu chez Martin et Cie, un gros marchand de meubles du quartier.

Jacques ne vécut plus que pour attendre trois heures : souriante, elle entrait, s'adressait toujours à lui pour faire viser son chèque, attendait silencieusement son tour de passer à la caisse, puis s'en allait, légère, avec un petit salut de la tête.

Au bout de quelques semaines, Jacques se risqua à lui dire, dès sa rentrée : "Bonjour, mademoiselle" et il se trouva très hardi ; puis, encouragé par un sourire, il émit que ques aphorismes sur le beau temps présent et sur la pluie probable, et enfin osa effleurer de ses doigts la main de la jeune fille, sous couleur de lui passer un buvard.

Cette sentimentalité à heure fixe convenait bien à la ponctualité qui était sa seconde nature, et sa timidité lui interdisait de songer à autre chose qu'à ces miettes de flirt.

Peu à peu, cependant, il se découvrit une âme romanesque. Le soir, dans son humble chambre garnie, il donnait libre cours à son imagination et rêvait alors des choses invraisemblables.

Il se voyait, bénéficiant d'un avancement subit, nommé sous-directeur ou inspecteur, avec de gros appointements, et demandant la main de sa petite cliente. Le mariage avait lieu ; et les yeux noirs, luisant doucement sous le voile blanc, fixaient avec amour les yeux de l'heureux époux ... Mais Jacques se rappelait soudain qu'il n'était que comptable auxiliaire, et qu'il resterait toute sa vie un employé subalterne puisqu'il n'avait aucun protecteur influent pour l'aider à sortir de l'ornière et cette pensée lui était plus douloureuse au sortir de son rêve.

D'autres fois, il s'imaginait qu'un grossier personnage insultait dans la rue la caissière ; mais Jacques était là, qui s'élançait sur le malotru, le châtiait rudement et, lui tordant le poignet, l'obligeait à demander pardon à la jeune fille qui remerciait son défenseur d'un sourire attendri et ému lui tendait sa blanche main et s'éloignait à son bras... A ce moment de son rêve Jacques jetait les yeux sur ce bras débile et constatait avec amertume que ce n'était pas là le bras d'un justicier.

Parfois encore, il se figurait sa chère cliente sur le point d'être écrasée par un lourd camion ; bravement, il sautait à la tête des chevaux, ralentissait leur marche, permettant ainsi à l'imprudente de se sauver, tandis que lui-même roulait sous les sabots des robustes animaux qui le piétinaient furieusement, lui broyaient la poitrine, lui brisaient les membres, ne lui laissant que la force de crier : "C'est pour toi que je meurs...." Mais Jacques songeait soudain à son ventre déjà bedonnant, à son souffle un peu court, à son manque absolu d'agilité et était obligé de convenir, avec un sourire navré, qu'il serait physiquement incapable d'accomplir de telles prouesses.

Et il se disait avec tristesse que jamais il n'aurait l'occasion d'exprimer tout ce qu'il y avait en lui de tendresse et de dévouement pour la jeune fille aux yeux noirs.

—

Quelque temps s'était passé. On était au 30 avril ; Jacques venait de toucher son mois et projetait vaguement de distraire quelques francs de son traitement pour offrir des fleurs à sa cliente ; il calculait qu'en ne fumant pas pendant deux semaines il économiserait le prix d'un bouquet convenable et cette idée lumineuse le faisait rire doucement tandis qu'il récapitulait sur ses livres les opérations de la journée.

—" Tiens, se dit-il tout à coup avec étonnement, le compte Martin est débiteur.... C'est la première fois que ça lui arrive... J'ai dû me tromper.... Voyons .... Il avait 1.100 francs à son crédit et il a fait toucher par sa caissière un chèque de 1.300 francs.... C'est bien ça.... 100 francs de débit.... Cela est extraordinaire; c'est un client si régulier, qui sait si bien où il en est .. Oh!.. " Un soupçon atroce venait de traverser son esprit. Vite il chercha dans le tas de chèques qu'il avait sous la main celui du marchand de meubles.. Il n'y avait pas de doute: le chèque était grossièrement maquillé; la somme était surchargée et l'on voyait nettement qu'une main un peu tremblante avait fait un "douze" avec le "onze". Il fallait, pour que Jacques ne l'ait pas vu immédiatement, qu'il fût bien distrait par la présence des .... En pensant tout à coup à elle, il tressaillit violemment.... C'était elle, évidemment, qui avait maquillé le chèque; elle était une voleuse, une faussaire.. Toute la nature foncièrement honnête de l'employé se révolta et il murmura entre ses dents serrées : "La gueuse !" Puis il songea aux conséquences de l'acte. Le marchand de meubles était un homme droit, mais impitoyable : dès qu'il saurait la vérité,— et il la saurait infailliblement,— il n'hésiterait pas à faire arrêter et jeter en prison la caissière infidèle. "Et ce sera bien fait ! conclut Jacques avec rage. Mais bientôt la vision de la jolie parisienne entraînée par des mains brutales se précisa dans son esprit. Il vit le corps souple et harmonieux cahoté dans l'ignoble "panier à salade," auprès d'affreux voyous : il vit les épaules secouées par les sanglots, sous l'humble robe noire ; il vit les cheveux châtains en désordre et la jolie bouche tordue de désespoir ; il vit surtout les grands yeux noirs éperdus de terreur et pleins de larmes amères. Et sans trop savoir ce qu'il faisait, avec les gestes furtifs de l'homme qui commet une mauvaise action, il sortit de sa poche les deux billets bleus qu'il venait de recevoir pour un mois de labeur, prit celui de cent francs et le fit glisser dans la cage grillée du caissier en disant :

—Voici un versement de cent francs pour Martin et Cie que j'ai oublié de porter....

Puis, de sa belle écriture régulière de teneur de livres, il écrivit, au compte Martin, dans la colonne "crédit" : "Versement du 30 avril.... 100 francs."

La jeune fille ne revint jamais ; fut-elle congédiée pour une raison quelconque, ou quitta-t-elle volontairement son patron, Jacques l'ignora toujours, de même que ses collègues ignorèrent pourquoi, pendant un long mois, on ne vit pas Reynald au petit restaurant d'habitués où tous avaient leurs ronds de serviette.

Et pendant ce même mois, chaque jour, de midi à une heure, Jacques Reynald, le bureaucrate ridicule et héroïque, se promena dans le jardin des Tuileries, au bon soleil, de tout le monde, en mangeant, avec une voluptueuse lenteur, un petit pain d'un sou et en songeant à une femme aux yeux noirs dont il ne savait pas le nom.

Crème à la Glace Puritaine

$1.00 LE GALLON.

Une qualité spéciale pour pique-niques, fêtes et promenades en trolleys. Pas moins de deux gallons à chaque acheteur.

Fuerst & Kraemer

833 RUE DU CANAL.

PHONE MAIN 121.

Dernières Paroles —DE— GRANDS HOMMES.

1794—André Chénier, se frappant le front :—"Il y avait cependant quelque chose-là !"

1794—André Chénier, à son ami Roucher :—" Je n'ai rien fait pour la postérité; j'emporte ce regret dans la tombe."

1794—La Rochejaquelin, jeune général vendéen, mort à 23 ans répétait à ses troupes avant de livrer le combat de Nouaillé:— "Si j'avance, suivez-moi. Si je recule, tuez-moi. Si je meurs, vengez-moi."

1794—Lavoisier :—" Je fais le sacrifice de ma vie à la Patrie !"

1794—Le bas, auquel Saint Just disait : "Toe-moi," répondit en se tuant un coup de pistolet :— "J'ai mieux à faire que ça."

1794—Loizerolles, montant sur l'échafaud au feu de son fils :— "Oh ! mon Dieu! veillez sur mon fils !"

1794—Malesherbes, faisant un faux pas au pied de l'échafaud : —"Ce faux pas est d'un mauvais augure. Un romain serait rentré chez lui !"

1794—Ph. de Noailles, duc de Mouchy :—"A vingt ans, je montais à l'assaut pour mon roi; à quatre-vingts, je monte à l'échafaud pour mon Dieu !"

1794—Les Marins du "Vengeur", en s'engloutissant :—"Vive la République !"

1795 — Fouquier-Tinville, répondant aux huées du peuple qui lui criait : "Tu n'as plus la parole aujourd'hui !"— "Et toi, canaille, imbécile, va chercher les trois onces de pain à la section."

1799—Pie VI, arraché de son palais et transporté finalement à Valence, s'écria en mourant :— "Oh ! la belle cité !"

1800—Barte, grenadier, mourant à Marengo :— "Mets-moi mon bonnet de grenadier. Je veux être beau pour mourir."

1800—Desaix, à la bataille de Marengo, tirant sa montre et s'adressant à Bonaparte :—"La bataille est perdue, mais nous avons le temps d'en gagner une autre!"

1800—Kant : "Je ne crains pas la mort ; je saurai mourir. Je vous assure devant Dieu que, si je la sentais approcher cette nuit, je lèverais les mains et dirais : Dieu soit béni !"

1800—Kléber, frappé à mort, au Caire : "A moi ! guides, je suis assassiné !"

1809—Montalembert, adressant à Hubner ses derniers mots : "Je ne vous écris pas plus longuement, parce que je vous écris à côté de ma tombe entr'ouverte."

1803—Sophie Arnould, au prêtre qui l'assistait à ses derniers moments : "Je suis comme sainte Madeleine : il me sera beaucoup pardonné parce que j'ai beaucoup aimé."

1804—Duc d'Enghien :—"Qu'il est affreux de mourir ainsi de la main des Français !"

1805—Greuze, à sa fille qui le soignait :—"Ma fille, j'aurai du beau temps pour mon voyage". Et à son ami Berthélemy :—"Tu seras le chien du pauvre à mon enterrement, car tu seras seul !"

1805—Nelson, blessé à Trafalgar :—"Dieu soit loué ! j'ai accompli ma tâche !"

1805—Schiller à sa sœur lui demandant comment il se trouvait : —"Toujours plus calme, toujours plus tranquille".

1809—Lannes, mourant, à Napoléon :—"Sire, je meurs content, mais avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la France."

1813—Mme d'Houdetot, à laquelle on demandait comment elle allait :—"Je me regrette !"

1813—Général Moreau, blessé près de Dresde, prononça ces mots à plusieurs reprises avant de mourir :—"Ce Bonaparte est toujours heureux !"

1815—Colonel Le Bédoyère, prévenu de trahison, condamné et fusillé, s'avançant au-devant du peloton d'exécution, et montrant la place du cœur :—"C'est là.... qu'il faut frapper ! En joue !.... feu !"

1815—Joachim Murat, refusant le bandeau qu'on lui offrait pour être exécuté au fort de Pizzo :— "J'ai trop souvent bravé la mort pour la craindre." Puis s'adressant au peloton d'exécution : "Sauvez la tête !.... visez au cœur !"

1815—Ney, à qui on voulait bander les yeux :—"Ignorez-vous que depuis vingt ans j'ai l'habitude de regarder en face les boulets et les balles." A l'officier qui devait commander le peloton : "Faites votre devoir !" Et au peloton d'exécution : "Soldats ! droit au cœur ! Vive la France !"

1815—Mlle de Raucourt, de la Comédie-Française, aux amis qui l'entouraient : "Voilà la dernière scène que je jouerai ; il faut la jouer d'une manière convenable."

1817—Méhul, à son lit de mort, désignant Hérold : "Je puis mourir ; je laisse un musicien à la France".

1817—Mme de Staël : "J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté.

1818—Kosciusko : "Finis Polonæ !"

1820—J. Fouché, mourant exilé à Trieste, dit à sa femme : "Maintenant vous pouvez retourner en France."

1821—Napoléon Ier. Le 5 mai, la nuit est extrêmement agitée ; Napoléon est toujours dans le délire ; il parle avec peine, profère des mots inarticulés, interrompus, laisse échapper ceux de : "Desaix !... mon fils !... tête... armée..." qui furent les derniers qu'il prononça.

1821—Victor-Emmanuel Ier, à l'archevêque de Turin qui lui disait qu'il voudrait bien partager ses souffrances afin de le soulager :—"Je ne voudrais point de ce partage".

1823—Garat, répondant à un ami qui lui annonçait son départ : —"Et moi aussi je vais partir pour un voyage, mais long, très long".

1823—Pie VII, dans son agonie, murmurait : — "Savone.... Fontainebleau"....

1824—Byron :—"Je vais dormir.... Pauvre frère.... chère Adda !"....

1824 — Géricault : — "N'est il pas triste de mourir à 33 ans avec le regret de n'avoir rien fait de ce qu'on a senti".

1824 — Louis XVIII, sur le point de mourir, adressa ces jeu de mots aux médecins qui l'assistaient : —"Allons ! finissons-en ! Charlatans !" C'est-à-dire "Charles attend". (Charles, comte d'Artois, plus tard Charles X.)

1825—Général Foy : — "Mes amis, mes bons amis, reportez-moi sur mon lit ; Dieu fera le reste".

1825—Lacépède :—"Je vais rejoindre Buffon".

1826—Talma prononça faiblement ces mots, sur le point de mourir : — "Voltaire.... comme Voltaire ! ... Adieu !...."

1827—Beethoven : — "N'est-ce pas, Hummel, que j'avais du talent ?"

1827—Caulaincourt, s'adressant à Murat :—"Vous m'y verrez tout à l'heure, mort ou vivant.

1827—Laplace ;— "Ce que nous savons est bien peu de chose ; ce que nous ignorons est immense".

1827—J.-A. Manuel, expulsé violemment de la Chambre, et succombant le lendemain:— "Hier j'ai annoncé que je ne céderais qu'à la force, aujourd'hui je viens tenir ma parole !"

1830—Bolivar répéta plusieurs fois avant de mourir :—" De l'union !.... de l'union !"

1832—Casimir-Perier : — " Je suis bien malade ; j'ai les ailes coupées, mais le pays est encore plus malade que moi."

1832—Cuvier :—" La tête s'engage !"

1832—Gœthe :—" De la lumière ! toujours plus de lumière !" (Licht, mehr Licht !)

1832—Duc de Reichstadt : — " Ma naissance et ma mort : voilà toute mon histoire."

1832—Walter Scott :—" Je me sens redevenir moi-même !"

1833—Hérold, mourant, au moment où on lui annonçait le succès de son opéra-comique: "Le Pré aux Clercs".—"Quel malheur de mourir si jeune ! Je commençais à comprendre la musique qui convient au théâtre.

1834—Lafayette, voyant qu'on se lamentait autour de lui :—"Ne me plaignez pas, j'ai eu mon jour! Un jour à soi dans tant de milliers d'années, est une illustre récompense pour un simple mortel."

1835—Dupuytren, aux médecins qui voulaient l'opérer :— "Je sais que je dois mourir ; autant que ce soit par ma maladie que par cette opération.

1835—François II, empereur d'Allemagne :—"Je ne regrette point le trône ; un seul souvenir pèse sur mon cœur c'est qu'après toutes les peines que je me suis données, j'ai fait peu d'heureux et beaucoup d'ingrats."

1835—Baron Gros, découragé par les critiques soulevées par la médiocrité de son tableau "Hercule et Diomède," et avant de se jeter dans la Seine, près de Meudon :—"Le plus grand malheur d'un homme est celui de se survivre."

1836—Ampère, à qui on lisait l'Imitation : — "Je la sais par cœur !"

1836.—Armand Carrel : — "Je meurs dans la foi de Benjamin Constant, de Manuel et de la Liberté!"

1836—Charles X, au prélat qui, en lui apportant les derniers sacrements, lui demandait s'il pardonnait à ceux qui lui avaient fait du mal :—"Je leur ai pardonné depuis longtemps ; je leur pardonne encore dans cet instant et de grand cœur, que le Seigneur fasse miséricorde à eux et à moi".

1836.—Fieschi, à l'aumônier, en allant à l'échafaud :—"Je voudrais bien, dans cinq minutes, pouvoir vous donner de mes nouvelles".

Les révolutionnaires en Russie.

Moscou, Russie, 26 décembre— Le baron Cotte, chef de la police politique de Moscou, a été tué, et le colonel Muraki, grièvement blessé, hier soir, pendant un violent combat livré à des révolutionnaires qui s'étaient retranchés dans une villa, aux environs de la ville. Pendant la mêlée plusieurs agents ont été tués ou blessés.

La police après avoir donné plusieurs assauts contre la villa, assauts repoussés chaque fois avec de fortes pertes, fit appel en dernière ressource à un détachement d'artillerie lequel ouvrit un bombardement en règle sur les révolutionnaires.

La villa, servant de refuge aux révolutionnaires est située dans l'île des Elans, un rendez vous d'été de la société moscovite. Les chefs des diverses organisations révolutionnaires y tenaient un meeting la nuit dernière.

La police, ayant eu vent de la chose, entoura la villa, dans le but de procéder à des arrestations.

Au moment où les agents s'approchaient de la maison les révolutionnaires ouvrirent le feu. Cette attaque inattendue surprit les agents qui se retirèrent en désordre. Après l'arrivée de renforts un second assaut fut tenté, et pour la seconde fois les agents furent repoussés.

C'est dans cette rencontre que le baron Cotte fut tué et le colonel Muraki blessé. Finalement un détachement d'artillerie arriva sur les lieux, et quelques obus bien dirigés ouvrirent une brèche dans un des murs de la villa, mettant fin à la résistance des révolutionnaires. On ignore les pertes exactes subies par ces derniers, mais elles sont sans aucun doute élevées.